SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale





Quand je lève les yeux, je vois simplement des arbres, là où Gustave et Madeleine voyaient des tilleuls, des aulnes, des acacias, des érables. J'écris sur des gens qui étaient capables de nommer les choses, les fleurs et les bêtes, alors que j'ai besoin d'une application sur mon téléphone qui identifie les oiseaux par leur chant, les plantes par la forme de leurs feuilles, et je dois vérifier sur des sites de jardinage la période de semaison du blé et de floraison des cyclamens.

Cet aveu trouve sa place entre deux séries de dates, dans le présent livre que j'achève. Il y clôt en effet, le chapitre VI intitulé *Printemps – Eté 1967* et précède le chapitre VII *Décembre 1969* d'un récit qui en compte neuf. Un aveu dont l'auteur aurait pu tout aussi bien faire l'économie. Quel scrupule le pousse alors à l'insérer à cet endroit, à marquer cette pause, cette respiration qui se poursuit ainsi : *C'est peut-être ce qui me fascine, chez ces deux-là, leur manière lente et savante d'éprouver l'épaisseur des jours.*

Un aveu ou plutôt une confidence qui fait naître aussitôt chez un certain lecteur (*pris,* selon ***Julien Gracq****, dans le fil de sa lecture, le lecteur en émoi et en mouvement, désirant, exigeant, appréhendant, attendant*) des abîmes de réflexion, lui ménageant fort à propos, avide qu'il est en outre, de la moindre diversion, cet interstice où son esprit trop longtemps captif, trouve à se loger et le voilà qui, une fois de plus, bat la campagne… À propos, tiens ! de cette semaison, se souvenant, prenant même le soin de le vérifier, que ***Philippe Jaccottet*** en avait donné, en son temps, une autre définition — cette autre acception, elle aussi empruntée à ***Littré*** — en ouverture de l'ouvrage éponyme sous-titré ***CARNETS 1954 – 1962***, publié aux éditions de la librairie **Payot Lausanne**, en 1963. Non pas celle de *ce temps pendant lequel on fait les semailles* (action délibérée de semer, dans l'espoir d'en récolter un jour les fruits) mais plutôt celle de la *dispersion naturelle des graines d'une plante,* sans intervention de l'homme, simplement orchestrée par le vent ou les insectes pollinisateurs.

Michel Audétat dans sa postface, souligne que ***Bruno Pellegrino****,* — c'est le nom de ce jeune auteur trentenaire suisse romand (il vient, par ailleurs, de publier ***DANS LA VILLE PROVISOIRE****,* aux éditions **Zoé**, en 2021) qui, à force sans doute de potasser le ***PETIT TRAITÉ DE LA MARCHE EN PLAINE***, de son glorieux aîné s'est senti des fourmis dans les jambes et des démangeaisons au bout des doigts — *n'a pas écrit ce qu'on appelle un « roman biographique » et il tient à ce que le lecteur s'en aperçoive. À plusieurs reprises, un « je » s'immisce dans le récit, passe la tête dans le petit monde de Gustave et de Madeleine.*

On s'en doute, Gustave et Madeleine ne sont pas des personnages de fiction. Toute ressemblance avec des personnes ayant existé ne saurait ainsi, être purement fortuite. ***Bruno Pellegrino*** paye à son tour sa dette à celui en qui ***Maurice Chappaz*** voyait déjà, *celui qui accueille la mordante adolescence des poètes*.



Il fut un temps dont témoigne un portrait de groupe, réalisé par Gustave, devant la ferme de Carrouge, aux volets clos, le 5 mai 1940. On y voit, à peine sorti de l'adolescence aux côtés de ***Daniel Simond*** et d'un ***Georges Borgeaud***, cravaté, ceinturé, engoncé, cadenassé dans un strict imperméable, ***Maurice Chappaz***, en knickerbockers (il a jeté le sien, d'imper, négligemment par-dessus son épaule et sourit aux anges), les chaussures de ville crottées par la boue des chemins, au terme d'une ascension décrite ainsi par ***Georges Borgeaud*** : *« Monter à Carrouge » était une fête d'autant plus vive que peu fréquente. J'ai aimé Carrouge autant que celui qui le magnifiait. Non pas un lieu à proprement dit, mais un symbole de l'univers*.

Aujourd'hui Gustave (*J'avais un nom jadis*), n'est plus là, (dans cette maison sur laquelle on a apposé et gravé depuis, cette stèle avec ces simples mots : ***Gustave Roud*** *poète 1897 – 1976 vécut dans cette maison de 1908 à sa mort*), pas plus d'ailleurs que Madeleine, sa sœur, qui en eût mérité tout autant, pour avoir régalé ce jour-là, leurs hôtes des quatre gâteaux au vin, au fromage, aux pommes et aux épices de cumin dont elle a le secret, et, dès potron-minet, joignant ainsi le geste à la parole, *pris sa farine qu'elle avait fait bluter exprès pour rendre sa pâte plus fine, son sel, son beurre et ses œufs frais…*

Et ***Bruno Pellegrino***, à des années de distance, de s'interroger et d'interpeller son lecteur au sujet des doutes qui l'assaillent et subsisteront toujours, au moment où il écrit ces lignes : *je n'ai aucun moyen d'établir avec certitude si le corridor, à leur retour ce soir-là, sentait le clou de girofle, l'humidité ou la cire d'abeille, le feu, la viande ou la naphtaline*.

Dans ***CHEZ GUSTAVE ROUD*** publié aux éditions **Infolio**, en 2015, avec des textes de ***Georges Borgeaud***, ***Philippe Jaccottet***, ***Antonio Rodriguez*** et ***Pierre-Alain Tâche*** et les photos de Gustave (natures mortes, portraits et paysages), ***Philippe Pache*** (Chapeau l'artiste ! qui n'hésite pas à se représenter dans un autoportrait, coiffé de celui de Gustave) célèbre et rend grâce à cette *demeure en poésie*, en sublimant la lumière qui sourd par les fenêtres, tamisée par les rideaux, se reflète sur les tomettes du corridor, les meubles impeccablement cirés ou sur les sous-verres, brouillant ou escamotant des portraits, se prélassant sur le tapis du salon où s'impriment fugitivement les ombres portées des pieds et des barreaux de chaises cannelées, depuis longtemps délaissées par les visiteurs de passage, que plus personne n'invite à s'y asseoir, il est vrai.

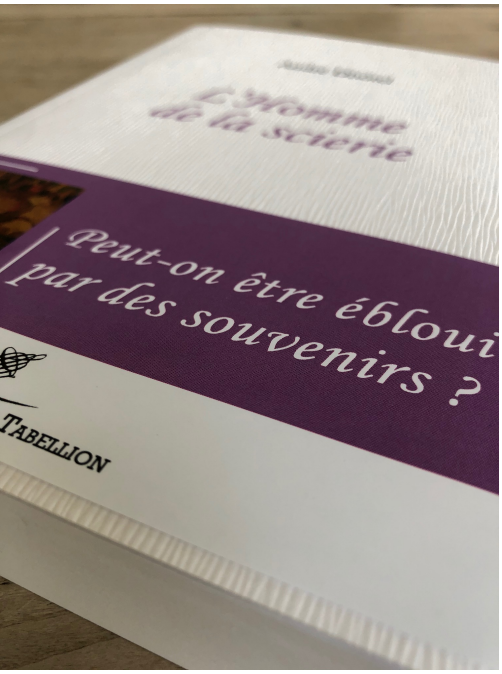
À défaut de visiter, à notre tour, la maison de Gustave et de Madeleine, sur les hauteurs de Lausanne, on se plaira à lire : ***LÀ-BAS, AOÛT EST UN MOIS D'AUTOMNE***, sorti, dans sa version poche, aux éditions **Zoé**, en 2021) de ***Bruno Pellegrino***, en pensant à ce passage de ***CAMPAGNE PERDUE***, de ***Gustave Roud***, réédité aux éditions **Fario**, en 2020) : ici aussi, ici comme là-bas, au cœur de ce livre de fidélité et de mémoire : *Il n'y a plus de souvenirs, tout est devenu présence*.



Actualités

Des articles et des notes de lecture en veux-tu en voilà, saluent le travail entrepris par notre maison d'édition, depuis deux ans maintenant :

- dans le n° 35 de la revue Phoenix avec la sortie désormais effective de l'article signé ***Michel Ménaché***, consacré à ***DES POÈMES COMME DES ÎLES*** de ***Pierre Lartigue***, qui débute ainsi : *Quand une nouvelle maison d'édition naît avec pour objectif de ressusciter un poète, l'audace vaut qu'on s'y intéresse*.



- dans le n° 56 du bulletin de l'association des Amis d'***André Dhôtel*** qui accorde une place de choix à la réédition de ***LES RUES DANS L'AURORE*** parue aux éditions **Sous le Sceau du Tabellion,** en octobre 2020, avec, au sommaire, une rubrique intitulée De nouveaux lecteurs pour ***L'HOMME DE LA SCIERIE*** et ***LES RUES DANS L'AURORE***, la reproduction intégrale des deux articles de ***Delphine Crahay*** publiés dans La cause littéraire ainsi que la note de lecture de ***Peer de Smit*** déjà évoquée dans les colonnes d'une précédente lettre info éditeur.

- dans un numéro *incontournable*, consacré par l'Agence Auvergne Rhône-Alpes Livre et Lecture à *ce dont il est impossible de ne pas tenir compte*, parmi tous les coups de chapeau et autres coups de cœur adressés à la production de la petite et moyenne édition de la Région, cette contribution de ***Laurent Bonzon***, à propos de la réédition de ***L'HOMME DE LA SCIERIE*** du même ***André Dhôtel*** : *Profond comme le puits perdu de l'amnésie qui frappe son héros, Henri Chalfour, L'homme de la scierie, paru chez Gallimard en 1950, est un vaste roman qui rappelle le vaste talent d'André Dhôtel (1900-1991). Styliste et conteur hors pair, romancier des gens simples et des lieux déshérités, l'écrivain des Ardennes, chéri par Philippe Jaccottet et Jean-Claude Pirotte, n'a pas la place qu'il mérite dans la mémoire littéraire du XXème siècle. Reconnaissance aux jeunes éditions Sous le Sceau du Tabellion, qui nous permettent de redécouvrir ce grand roman de l'aventure qu'est la vie*.

Politique éditoriale

L'office est un mode d'approvisionnement des librairies en France qui concerne les nouveautés. Il s'agit d'un contrat par lequel le libraire s'engage auprès d'un fournisseur à lui commander un certain volume de livres parmi les nouveautés et qui lui permet de renvoyer les invendus, plus de trois mois et moins de douze mois après leur parution.
La gestion des stocks équivaut ainsi à la gestion des flux. Le libraire doit maîtriser l'arrivage des colis (office, réassorts, opérations promotionnelles) comme leur expédition (les fameux retours).
Le retour des invendus reste une exception dans la loi du commerce. Le livre est le seul produit (avec la presse) que le détaillant peut renvoyer à son fournisseur en cas d'absence de vente. Le droit de retour est un usage commercial qui autorise un libraire à renvoyer un livre non vendu et faisant partie de l'office à son éditeur, via le distributeur.
Lors de mes visites de prospection, j'ai pu constater parfois l'engorgement des volumes en attente de mise en place sur les rayons. Un casse-tête pour le libraire qui doit jouer sur deux tableaux en maîtrisant les arrivages et l'expédition des retours, en fonction de l'espace et de la surface dont il dispose.

Quelle place disponible reste-t-il alors pour les ouvrages des petites maisons indépendantes comme la nôtre qui assurent elles-mêmes leur propre diffusion et pratiquent la vente ferme à prix remisé, si ce n'est, dans le meilleur des cas, la portion congrue ? *That is the question*, ce qui ne dispense pas, une majorité des libraires indépendants de faire, le plus souvent, très bon accueil à nos propositions de collaboration.



Livre en chantier

Relevé au fil d'une lecture soutenue et qui n'en demeure pas moins captivante de la traduction de ***Patrick Reumaux***, des ***CONTES FANTASTIQUES DE LA NOUVELLE-AMSTERDAM*** de ***Washington Irving*** (à paraître, aux éditions **Sous le Sceau du Tabellion**, en 2021), l'extrait suivant qui pourrait bien figurer, le moment venu, sur la quatrième de couverture de ce *septième sceau* :

Ils arrivèrent dans les hautes-terres le second jour du voyage. À la fin d'une journée calme et suffocante, se laissant lentement porter par la marée entre ces montagnes sévères. C'était le calme parfait qui règne sur la nature dans la torpeur d'un jour d'été. Le déplacement d'une planche, ou la chute accidentelle d'un aviron sur le pont éveillaient sur les flancs de la montagne des échos qui se répercutaient le long des rives et si, d'aventure, le capitaine se risquait à hurler un ordre, des langues aériennes s'en moquaient du haut de chaque falaise.

Ou bien encore, sous la forme, cette fois, d'une de ces savantes notes de bas de page qui nous ravissent, le genre de proposition adressée jadis, à un lointain confrère par un lecteur averti et particulièrement déférent[1].

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations
sont bien sûr
accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter
régulièrement, il ne cesse d'évoluer
et de s'enrichir.

---

1 À l'éditeur du Knickerbocker magazine
Monsieur, j'ai remarqué dans votre périodique du mois dernier la communication d'un certain M. Vanderdonk, donnant des informations concernant Communipaw. Je vous envoie donc, M. l'éditeur, une légende liée à ce lieu, très surpris qu'elle ait échappé aux recherches de votre très sûr correspondant, car elle est en relation avec un édifice à peine moins hanté que la maison aux quatre cheminées. Je vous livre la légende toute crue, telle qu'on me l'a rapportée. Mais on peut l'amplifier, l'ornementer et lui faire prendre les formes et les dimensions fantastiques que l'on veut. Si l'un de vos ingénieux contributeurs se sent l'envie de la prendre en main, il trouvera, dans les papiers de feu Reinier Skaats, jadis audiencier du tribunal et gardien de l'hôtel de ville de Manhattan, ou dans la bibliothèque de cet important et renommé fonctionnaire, M. Jacob Hays, longtemps haut-commissaire, qui, au cours de recherches approfondies qui n'ont de rival que le Calendrier Newgate, cette grande collection historique, tous les documents, les annexes et les illustrations dont il aura besoin.
Votre très humble serviteur Barent Van Schaick.